

XYZ. La revue de la nouvelle

Le gigot de la liberté

Michèle Salesse



Numéro 46, été 1996

Voici le temps des assassins

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Salesse, M. (1996). Le gigot de la liberté. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (46), 28–32.

Le gigot de la liberté

Michèle Salesse

Cela durait depuis des mois. Caroline n'en pouvait plus. Elle était sur le point de craquer. Elle ferma les yeux un instant. Se détendre... juste un peu, juste un moment.

Elle était là, complètement absorbée par ses pensées lorsqu'elle entendit tinter la sonnette de la porte d'entrée. La jolie jeune femme au visage rond et aux cheveux bouclés ne parut pas heureuse de voir l'homme qui entra sans même attendre qu'on lui réponde. Un instant, elle regarda fixement la porte.

Il fallait qu'elle réagisse. Blanche comme l'albâtre et se mordant les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier, elle retint sa respiration. « Non, pas lui, ici. Ce n'est pas possible. Il ne va pas remettre ça. » Terrorisée, elle recula près du comptoir.

L'homme, à peine entré, claqua la porte. Grand, costaud, le pas pesant, il leva les mains, des mains comme des battoirs. Ses cheveux de paille disséminés çà et là contrastaient avec le visage juvénile et mettaient en relief un regard dur, implacable.

Caroline le dévisagea, fouilla son regard avec l'infime espoir d'y percevoir une lueur de raison.

L'homme ne dit rien. Un silence profond, dérangeant et irritant envahissait peu à peu la pièce. Pas à pas, il se rapprocha de la jeune femme. Son haleine empestait l'alcool. Cette fois, il allait la tuer. D'un geste désespéré, Caroline saisit le gigot d'agneau surgelé et contourna rapidement le comptoir pour se glisser subrepticement dans sa chambre, et, là, elle attendit. Elle attendit ce qui lui sembla être une éternité. Inspirant profondément pour se calmer, elle espérait que l'homme n'entende pas les palpitations de son cœur. Tel un marteau qui cogne et qui

cogne encore, les *ra* devenaient de plus en plus intolérables. La peur lui barbouillait l'estomac. Combien de temps arriverait-elle à se maîtriser ainsi ?

Les sens tendus, aux aguets, elle essaya de suivre les déplacements de l'homme. Elle redoutait, depuis une semaine, ce face à face plus que tout au monde. Elle n'avait plus le choix.

Ce serait lui ou elle. Pour la centième fois, elle essaya de se convaincre que, cette fois, elle serait forte. Oui, aujourd'hui, elle le serait. De toute façon, elle ne pouvait plus revenir en arrière.

Cette fois-ci, elle ne s'écroulerait pas en gémissant. Elle n'arquerait pas son corps pour se protéger des coups. Ce midi, elle riposterait. Elle ne subirait pas une humiliation de plus. Les verres fumés, elle en avait marre.

Elle en était là, perdue dans ses pensées, quand elle entendit le plancher craquer. Oh ! pas grand chose, juste un léger craquement, un craquement cependant inquiétant. Dans un instant, l'homme serait là.

Il entra. Elle cracha un cri strident. Il leva son immense battoir. Elle recula. La main de l'homme fendit l'air. Au même instant, Caroline pivota sur elle-même. Le gigot tournoya et plongea dans le ventre de l'homme. Exhalant un cri de stupeur, il s'écroula le souffle coupé. Caroline battit aussitôt en retraite, récupéra le gigot et le frappa de toutes ses forces sur la tête de l'homme. Il bascula, cette fois, complètement. Son corps roula sur le plancher pour s'immobiliser près du gros chat en peluche qui protégeait habituellement le coin de la commode de la porte de chambre. Le chat ne broncha pas, ne tressaillit même pas.

Tremblante, d'une main mal assurée, le corps en sueur, Caroline s'appuya sur le cadre de la porte. Elle regarda l'homme. Immobile. Pas un souffle. Malgré cela, il n'avait rien perdu de sa beauté. Un flot rouge surgit de nulle part perlait ici et là, lui faisant perdre sa dureté, son intransigeance qui le caractérisait si bien. Un léger spasme agita encore ses mandibules pendant un court instant. Sa mâchoire retomba, molle, inutile.

Non, ce n'était pas un mauvais rêve. Il était là, la tête maintenant sur le côté, tel un pantin désarticulé cassé par son amour. Pour la première fois depuis des années, Caroline sentit l'air circuler librement dans ses poumons.

Cette sensation de bien-être ne dura pas longtemps, il lui fallait maintenant faire face à cette nouvelle réalité... et puis, elle avait maintenant faim.

Cet étrange creux à l'estomac lui rappela qu'elle devait retourner au bureau. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Elle avait juste le temps d'assaisonner son gigot, de le mettre au four et de régler la minuterie. Le souper ne serait donc pas retardé et les enfants pourraient aller à leurs cours de patinage et de ballet-jazz.

Elle ramassa doucement le gigot, se dirigea vers la cuisine, enleva délicatement la pellicule de plastique et le plaça quelques minutes dans le micro-onde. Puis elle prépara les gousses d'ail, les trancha avec dextérité en fines lanières. Le couteau glissait sur ses ongles et délivrait chaque nouvelle lamelle d'un coup sec. L'ail ne lui avait jamais paru aussi parfumé. Elle goûta aux poivrons rouges, ils étaient délectables. Ils aromatiseraient délicatement le gigot. Elle l'enroba ensuite de moutarde, saupoudra un peu de romarin et de poivre, ajouta quelques gouttes d'eau et un peu de bouillon. Lorsqu'il serait cuit, elle le déglacerait avec du vin blanc. Elle mit le gigot au four et régla la minuterie pour qu'elle se déclenche à trois heures quarante-cinq.

Ce soir, elle accompagnerait le tout de flageolets et de pommes de terre en robe des champs. Elle transféra la mousse aux framboises du congélateur au réfrigérateur. Après un bon gigot, rien de tel qu'un dessert léger. La soirée s'annonçait reposante et calme. Une soirée bien méritée.

De retour au bureau, elle expédia avec entrain les dernières soumissions concernant la décoration du nouvel aéroport de La Guardia. L'après-midi passa vite, trop vite.

Heureuse et légère, Caroline quitta le bureau à dix-sept heures. Contrairement à son habitude, elle flâna, huma les

quelques fleurs printanières, écouta le bruissement des feuilles dans les arbres. Le vent était un admirable chef d'orchestre, un pinson donnait la note en contre-chant, l'herbe semblait même valser. La poésie du quotidien l'envahissait peu à peu. Les soucis s'estompaient.

Une demi-heure plus tard, au moment de franchir le seuil de sa demeure, Caroline hésita. Comment expliquerait-elle la mort de l'homme ? Inquiète, elle entra et se précipita directement à sa chambre. L'homme était toujours là, la tête ensanglantée. Il n'avait pas bougé. Martin était donc mort, bel et bien mort.

Alors, la joie implosa littéralement dans tout son être. L'émotion était forte, trop forte. Chancelante, elle se dirigea péniblement vers le téléphone. Elle eut juste le temps de composer le numéro d'urgence 9-1-1. Secouée par tant d'ivresse, elle n'en pouvait plus. Elle s'évanouit.

Des visages... un enfant : « Maman, maman réveille-toi », les rideaux bleus de sa chambre, une odeur d'alcool mêlée au parfum d'une rose. Son lit moelleux et grand à souhait. Elle souleva doucement les paupières, rouvrit les yeux. C'était bien sa chambre. Son fils Mario lui tenait la main : « Maman, maman. »

Un policier entra accompagné de la sœur de Caroline. Non, ce n'était pas un cauchemar. Et... au fond d'elle-même, pour la seconde fois, montait inexorablement un sentiment de vide..., de vie, de liberté. Étonnée et épuisée, elle se laissa bercer par les événements.

Joanie lui raconta qu'on l'avait trouvée évanouie à côté de Martin. Juste avant, elle avait composé le 9-1-1 pour demander de l'aide. Avec tous les égards possibles, afin de ne pas la bouleverser davantage, Joanie lui expliqua que son mari était mort. Il avait probablement surpris un voleur et avait été frappé mortellement avec un objet dur et lourd. La police n'avait pas retrouvé l'arme du crime et rien ne semblait avoir disparu. Caroline pourrait vérifier tranquillement plus tard lorsqu'elle se sentirait mieux.

Avec beaucoup de tendresse, Joanie aida Caroline à se lever et lui annonça qu'elle avait préparé un bon café. D'un pas mal assuré, Caroline se dirigea vers la cuisine. Elle s'arrêta et regarda sa sœur d'un air interrogatif :

— Mon gigot, il va brûler.

— Ne t'inquiète pas, je me suis occupée de tout. Je l'ai même gardé au chaud. Il nous attend. Manger un peu te fera du bien.

Au même instant, Caroline réalisa son bonheur et huma avec délice l'arôme exquis du gigot d'agneau dont les effluves ressemblaient étrangement à un parfum... de liberté.